

## De l'importance existentielle de la traduction littéraire

Maryla LAURENT

*Centre d'Études en Civilisations, Langues et Lettres Étrangères (EA 4074)  
Université Charles-de-Gaulle - Lille 3, France*

En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, la traduction est envisagée comme un exercice scolaire banal et volontiers maltraité. Elle est également confiée avec un acharnement persistant à l'efficacité structurée des logiciels, l'informatique étant devenue l'outil *nec plus ultra* de toute communication. Les chercheurs multiplient les études traductologiques où se déclinent les mille et un croisements de la beauté et de la fidélité. Les vraies disputes théoriques se font rares, les approches sociologiques avec leurs statistiques incontestables prennent le pas. La charge émotionnelle s'éclipse au profit d'un bien traduire conforme au communiquer politiquement correct. Bref, nous vivons dans un monde paisible, apparemment tellement calme et garant de satisfactions que nous en oublions parfois la valeur des mots et leur potentielle puissance. Mesurons-nous encore combien une parole venue d'ailleurs peut bouleverser un ordre établi, ouvrir l'imaginaire, faire naître un espoir nouveau, induire la force d'une révolte et aller parfois jusqu'à permettre de survivre ? Imaginons-nous encore l'importance qu'il peut y avoir à se projeter vers un ailleurs grâce à la traduction d'une œuvre littéraire ? L'acte du traduire est d'abord la prise de connaissance d'une vision nouvelle du monde, il ouvre la possibilité d'un regard différent sur l'existence humaine. À travers les siècles, les traducteurs participent à une véritable pollinisation de leur société par les pensées conçues dans une autre langue et une réalité dissemblable. Loin d'être les simples informateurs sur l'étranger – rôle attendu d'eux y compris à des fins économiques, militaires, colonisatrices ou dominatrices sous diverses variantes –, ils sont les premiers à connaître d'éventuelles propositions alternatives dans tous les domaines de la vie humaine, des plus intimes aux plus politiques. Or, si en cela l'homme sensé voit un enrichissement de l'humanité, tout régime oppressif assimile le traducteur à un agent de l'ennemi infiltré dans ses structures et, dès lors, n'a de cesse de le contrôler pour le rendre inoffensif.

Les présents travaux sont dédiés à **Elza STĒRSTE, Ieva LASE-BIRGERE, Maija Ilga ŠMITE, Milda GRĪNFELDE et Mirdza ERSA-LĪBIETE**. Ces cinq traductrices lettones payèrent leur amour de la littérature française du prix très fort de longues années de souffrance. Parce qu'elles connaissaient le français, elles connurent la déportation dans l'univers sibérien, les camps de Vorkouta, la prison et l'incarcération en hôpital psychiatrique. Paradoxalement, elles ne cessèrent d'affirmer que traduire la littérature d'un pays où elles n'avaient nul espoir d'aller un jour, donnait un sens à leur existence et leur permettait de préserver l'inviolabilité de leur esprit. La littérature conçue en France fut leur bouclier alors même que la présence qu'elles donnaient à celle-ci dans la République socialiste soviétique de Lettonie<sup>1</sup> brisait leur vie. Elles en témoignent dans *Châtiés pour avoir rêvé*<sup>2</sup> de Inta Geilē et Andris Rozenberg, le film documentaire, remarquable et unique, qui leur a été consacré (1994). Milda Grīnfelde y déclare avec sérénité et douceur :

J'ai rêvé de Paris, mais pouvoir y aller, je n'y croyais pas. En effet, je suis d'une nature rêveuse, je pense que l'attente est plus belle que la réalisation. J'ai toujours été comme cela, j'aime attendre...

Tout comme ses collègues, elle voyagea dans sa France mythique en traduisant Balzac, les Goncourt, Romain Rolland et tant d'autres. Les conséquences en furent tragiques. Milda Grīnfelde reste discrète sur ses souffrances en déportation et ne parle

---

<sup>1</sup> Conformément au pacte Ribbentrop-Molotov d'août 1939, la Lettonie est envahie par l'URSS en 1940. Le vice-commissaire du Peuple, V. Tchernikhov met en place les structures nécessaires à la déportation vers le Goulag de 70 000 Baltes. Les Lettons parlent de la « Sombre Année » qui suscite chez eux une haine et une peur si profondes de la terreur soviétique que l'avancée du front allemand en 1941, après la rupture du pacte germano-soviétique, est d'abord vécue comme un soulagement. En 1944, l'Armée rouge occupe à nouveau le pays que l'URSS annexe sous le statut de République socialiste soviétique. La terreur reprend. Dès 1949, plus de 2 % de la population lettone d'avant guerre est déportée vers les camps de Krasnoïarsk, Amour, Irkoutsk, Omsk, Tomsk ou Novossibirsk. Les intellectuels sont « éloignés » par priorité. Cf. Daina BLEIERE, Ilgvars BUTULIS, Inesis FELDMANIS, Aivars STRANGA, Antonijs ZUNDA, *Histoire de la Lettonie au XX<sup>e</sup> siècle*, Riga, éditions « Jumava », 2006.

<sup>2</sup> Titre original letton : *Sods par sapnis*.

tristement que de la mort prématurée de son fils, incapable de croiser un homme en uniforme sans tenir celui-ci pour responsable du sort qui avait été réservé aux intellectuels lettons qui, en 1951, dans les rapports du NKVD<sup>3</sup>, furent classés dans le dossier « Groupe français ».

## **Échapper à la loi de Procruste**

À Riga, à partir de 1945, plusieurs femmes et hommes tentent de préserver la culture interdite par l'occupation soviétique. Ils veulent échapper au nivellement culturel par le bas du réalisme socialiste<sup>4</sup>. Leurs rencontres ont lieu le lundi, jour de relâche au théâtre où plusieurs d'entre eux travaillent. Au cours du très rigoureux hiver de 1946, après quelques soirées chez Zena et Kurts Fridrihsons, ils se retrouvent dans l'appartement mieux chauffé des comédiens Irina et Arnolds Stubaus. En automne 1947, les soirées reprennent chez Maija Silmale avec la présence active de ses deux amies Mirdza Ersa-Lībiēte et Skaidrīte Sirsoe.

Les réunions sont ouvertes, les gens peuvent venir avec des amis. L'auditoire s'agrandit et se constitue de personnes vraiment intéressées par la littérature française. Les exemplaires des livres interdits qui ont échappés aux destructions sur ordre du Kremlin sont rares et précieux. L'ordre du jour des rencontres est élaboré avec soin : un temps pour la lecture du texte d'auteur, un autre pour sa traduction, un troisième pour la discussion. Plaisir de la réflexion sur le fond, sur la forme, mais aussi moment pour

---

<sup>3</sup> Le Commissariat du peuple aux Affaires intérieures (en fait rebaptisé MVD en 1946 quand son haut responsable, Lavrenti Beria, de Commissaire au Peuple devient ministre), est une police politique chargée de maintenir l'autorité soviétique, et notamment celle de Staline, dans les républiques incorporées à l'URSS.

<sup>4</sup> En URSS, le réalisme socialiste fut proclamé le 17 août 1934 au 1<sup>er</sup> Congrès littéraire pan-soviétique avec, pour parrain, Maxime Gorki, et, pour concepteur, le secrétaire du Comité central chargé de la culture, Andreï Aleksandrovitch Jdanov. La Révolution de 1917 se dotait d'un courant artistique propre dont le parti communiste était l'unique mécène mettant fin au pluralisme de l'expression artistique. Le contrôle politique de la littérature fut imposé à tous les pays intégrés à l'URSS ou contraints d'en être les satellites. Cf. Maryla LAURENT, *La dérive de Tadeusz Konwicki au fil de ses romans. Archéologie d'une écriture : les huit années du réalisme socialiste*, Lille, Éditions du Septentrion, 1996.

parfaire la connaissance du français. Par ailleurs, des premières séances d'automne 1945 à la dernière en décembre 1950, ces francophiles élaborent cinquante-quatre *Cahiers* de textes littéraires français traduits en letton.

Le 4 janvier 1951, la police politique arrête pour activité subversive ceux qu'elle désigne comme membres du « Groupe français » :

Kurts FRIDRIHSONS (artiste peintre, 1911-1991), Elza STĒRSTE (traductrice du français et poète, 1885-1976), Ieva LASE-BIRGERE (traductrice du français et professeur à l'Université de Riga, 1916-2002), Maijla SILMALE [jusqu'en 1939, Maija Ilga ŠMITE] (traductrice du français, 1924-1973), Milda GRĪNFELDE (traductrice du français, 1909-2000), Eleonora SAUSNE-ZAIAISKALNS (professeur de français, 1910-1969), Alfreds SAUSNE (homme de lettres, 1900-1994), Irina STUBAUS-ŠVĀĢERE (comédienne, 1908-1999), Arnolds STUBAUS (comédien, 1910-1958), Skaidrīte SIRSOE (critique littéraire, 1920-1998), Mirdza ERSA-LĪBIETE<sup>5</sup> (comédienne et traductrice du français, 1924, vit à Riga), Miervaldis OZOLINŠ (comédien, 1922-1999).

Ils sont jugés et condamnés pour « trahison à la patrie » et « activité contre-révolutionnaire ». Le chef d'accusation principal qualifie de crime antisoviétique les soirées littéraires du lundi. Elza Stērste, Ieva Lase et Kurts Fridrihsons, ce dernier étant considéré par la Sûreté comme le chef du groupe, sont condamnés à 25 ans de « travaux de rééducation » dans les camps ; Mirdza Ersa doit subir 7 ans et tous les autres interpellés se voient attribuer 10 ans de peine. Ils sont amnistiés à la mort de Staline (1953) mais leur déportation perdure dans les Goulags de Vorkouta, Taiset ou Omsk jusqu'au début des années soixante<sup>6</sup>. À leur retour en Lettonie, ces « pestiférés » n'ont plus de maison, plus de travail et il leur est difficile de trouver un emploi, plus de réseau social. Leurs familles ont été persécutées, leurs enfants ont connu toutes les discriminations imaginables en tant que descendants d'ennemis du peuple.

---

<sup>5</sup> Mirdza Ersa-Lībiēte a notamment traduit F. Mauriac, G. Sand, S. de Beauvoir, Simenon, J. Verne, A. de Musset, H. de Balzac.

<sup>6</sup> L'amnistie couvrait les peines de détentions, mais celles-ci étaient commuées en « déportation-colonisation » dans le Grand Nord. Cf. Barbara SKARGA, *Une absurde cruauté, Témoignage d'une femme au Goulag (1944-1950)*, Paris, La Table Ronde, traduit du polonais par Maryla Laurent.

Quand ces francophiles reviennent en Lettonie, ils restent des individus suspects et sous surveillance permanente. Loin d'être reconnus comme des victimes du stalinisme, ils sont parfois interpellés de nouveau pour être enfermés en hôpital psychiatrique<sup>7</sup>.

Dans la Lettonie redevenue un pays libre et souverain<sup>8</sup>, Ieva Lase explique que sur le bureau de l'officier qui l'interrogeait en détention se trouvait l'exemplaire français du *Retour d'URSS* d'André Gide dédicacé et offert par l'auteur, en 1938, à Kurts Fridrihsons<sup>9</sup>.

Tous les livres publiés à l'étranger après 1917 sont interdits en URSS, et donc, depuis 1944, en Lettonie. Parmi tous les écrivains de l'époque, le cas d'André Gide est particulièrement drastique. Le prix Nobel de 1947 lui vaut une notoriété d'autant plus embarrassante pour le Kremlin qu'après un moment de soutien au régime soviétique, l'écrivain français jeta sur la politique culturelle soviétique un discrédit radical.

---

<sup>7</sup> La psychiatrie punitive, communément appelée en russe « *психушка* », est instaurée en URSS en 1939 (premier centre à Kazan) pour faire revenir dans le droit chemin les individus accusés d'activité antisoviétique [le diagnostic officiel parle de « schizophrénie torpide »]. La pharmacopée utilisée en médecine de façon appropriée en fonction des cas cliniques y est transformée en torture pour les individus en bonne santé (paralysie et fièvre de 40° provoquée par la sulfazine ; état d'hébétude consécutif à l'aminazine ; choc insulinique où le « patient » a l'impression de mourir tandis que secoué de spasmes il transpire énormément, se contorsionne, une mousse blanchâtre lui emplît la bouche... et autres triftazine, halopéridol, etc.). Condamnée pour l'intérêt qu'elle portait à la littérature française, Maijla Silmale ne survécut pas à ces « traitements » après vingt-deux ans de privation de liberté.

Il faut attendre 1989 pour que deux millions de personnes puissent quitter les hôpitaux psychiatriques d'URSS où elles ont été internées conformément aux articles 70 et 190-1 du code pénal soviétique (officiellement abrogés en 1985). Les médecins responsables de ces tortures n'ont jamais été inquiétés. Les écrits sur ce crime médicalement assisté contre les intellectuels restent très rares. Sur la psychiatrie punitive cf. Vita ZELAKEVICIUTE, « *психушка* ou L'histoire d'une maladie » [in :] *Karta Kwartalnik historyczny* 34/2002, *Psychiatria represyjna* nr indeksu 363774, Varsovie, pp. 58-123 ; Elizabeth ANTÉBI, *Droit d'asiles en Union Soviétique*, Julliard, Paris ; Anatoli PROKOPENKO, *скрытые материалы о психиатрии в СССР в карательных целях* [Documents secrets sur la psychiatrie à projet punitif en URSS], Moscou, 1997.

<sup>8</sup> La RSS de Lettonie devient République de Lettonie le 4 mai 1990 et le pays retrouve sa souveraineté en août 1991.

<sup>9</sup> Kurts Fridrihsons et André Gide étaient amis. Ils s'étaient connus en 1932, leur correspondance se trouve à Paris (BLJD, Fonds Jacques Doucet). À Omsk où il est déporté pendant 7 ans, Fridrihsons peint de mémoire sur des planches un intéressant portrait de Gide.